

LA REVUE LITTÉRAIRE

Michel Bounan, Le Temps du sida (nouvelle édition revue et augmentée), Éditions Allia, 176 pages, 6,10 euros

La réédition opportune de l'essai de Bounan, publié pour la première fois en 1989 et épuisé depuis quelque temps déjà, permet de ressaisir, et avec quelle insistance critique dans la répartition des savoirs constitués, quels effets de falsification idéologique et épistémologique entrent en jeu dans notre perception contemporaine de la maladie. Bien que non foucaldien orthodoxe, l'auteur tente, à travers une méthode quasi archéologique, de restituer, en traversant des méthodologies relevant aussi bien de l'histoire que de la philosophie ou de la biologie, le mouvement général des phénomènes et des constructions culturelles qui ont conduit à ce « désastre » dont on ne peut prédire ni l'ampleur réelle ni la fin. Épée de Damoclès suspendue sur le monde entier, l'épidémie ne peut se réduire à une causalité entièrement virale, mais doit solliciter une nouvelle forme d'enquête sur les facteurs pathogènes externes, ce que Bounan nomme les « terrains morbides ». Mise en parallèle avec l'évolution des regards médicaux sur la peste au cours des siècles derniers, elle apparaît

comme une sorte de produit paradoxal de la fonction réifiante de la science moderne, qui sépare l'*objet* vivant, constitué d'une totalité interdépendante de fonctions et de fins, et le *sujet* vivant, âme déposée de l'extérieur qui vient comme par miracle éveiller l'ensemble – c'est ce dualisme que Bounan dénonce comme « fantasme de Pinocchio », obstacle épistémologique de la marionnette animée. Il ne peut plus y avoir désormais de découverte médicale majeure, tant que le rôle du sujet malade, comme acteur de sa propre histoire morbide, n'aura pas été réintroduit en médecine. La maladie dépend d'abord des mécanismes toujours subtils de perturbations physiologiques induits par un environnement économique spécifique : c'est d'abord une infection idéologique avant d'être un simple virus surgi de nulle part. Critique de la clinique, le texte tente de percer à jour la connivence profonde entre une médecine dévoyée à l'état de marchandise, qui rafistole des machines sans comprendre la logique du vivant, et la progression de l'hyper-capitalisme moderne. La cure est d'abord politique et symbolique, celle d'un « mouvement de l'histoire » qui déplacerait « la nature mentale du terrain sidéen » loin de l'inhibition dépressive paranoïaque et de la contradiction mortelle qui fait que « tous les comportements [...] proposés pour accroître la vie individuelle [...] favorisent le développement de structures qui détruisent la vie ». La perte des défenses immunitaires est aussi, et de façon aiguë, celle du sujet éthique devant les idoles du temps (marchandise fétichisée, travail servile, État médiatico-administré).

Olivier Quintyn